

*Leslie Kaplan*

# **Les Mines de sel**

*Roman*



**P.O.L**







# Les Mines de sel

## DU MÊME AUTEUR

L'EXCÈS – L'USINE (Hachette/P.O.L, 1982, réédition P.O.L,  
1987)

LE LIVRE DES CIELS (P.O.L, 1983)

LE CRIMINEL (P.O.L, 1985)

LE PONT DE BROOKLYN (P.O.L, 1987, réédition Folio)

L'ÉPREUVE DU PASSEUR (P.O.L, 1988)

LE SILENCE DU DIABLE (P.O.L, 1989)

### *Traduction*

TROIS VOYAGEURS REGARDENT UN LEVER DE SOLEIL, de Wallace  
Stevens, texte français établi en collaboration avec Claude  
Régy (Actes Sud/Papiers, 1988)

Leslie Kaplan

# Les Mines de sel

*Roman*

*P.O.L*  
8, villa d'Alésia, Paris 14<sup>e</sup>

© P.O.L Editeur 1993  
ISBN : 2-86744-342-3



*pour W.G.*



D'abord il y a eu le deuil. La morte, ma mère, me tirait par les pieds. Je la voyais partout, et surtout dans la glace. La silhouette fragile et prête, tendue. Ou les mains, les mains croisées. Assise.

De plus près les yeux, les joues, la bouche.

Bouche large, ridée, et mobile, très rouge. Qui s'ouvre, se ferme, s'ouvre, se ferme. Une personne animée, un être indépendant, une femme dans la femme. Je passais devant, elle m'arrêtait.

Vieille bouche rayée. Vieux poisson.

Impossible pour moi de me voir. Cette image dans la glace n'était qu'une chose lisse et froide, rapide, une pellicule, et venait recouvrir, quoi ? le sentiment habituel, le rapport vivant avec soi-même qui est ce qui se passe lorsqu'on se voit dans la glace.

Un rapport vivant, élastique. Gai, énervé,

sceptique parfois, drame possible, mais allant et venant de soi à soi, mouvement entre deux pôles, support et tension.

Là, non. Un rapport plat, indéterminé, une absence de rapport.

Je glissais sous l'image comme sous une flaque, aplatie, en deux dimensions, je glissais, et le sentiment que j'avais, au lieu d'être un rapprochement, une reconnaissance, voici mes formes, voici mon corps, devenait un éloignement, un drôle d'éloignement qui repoussait tout.

Repoussée. Et l'autre dont le miroir présentait l'image, repoussée aussi. Le reflet se formait, toujours extérieur, et le monde, englouti, devenait pareil, lointain, et féroce, et triste, comme une image.

Une phrase revenait souvent, elle me frappait les oreilles, je me retournais à chaque fois, une phrase perçante, minuscule : "bouillie malveillante".

Et aussi la certitude d'un temps inconnu, pas nouveau, inconnu : le présent imparfait. Il fallait trouver à tout prix comment le conjuguer, sinon rien ne serait jamais à sa place. Ni présent, ni passé, pas non plus un entre-deux, et nullement un temps impossible, la preuve. Un temps où la vie se déploie, mais qu'on n'habite pas, on y est simplement enfermée.

Et long, très long.

C'est à ce moment-là que je rencontrai Emilienne.

On entrait dans l'hiver. Paris se découpait bleu ciel, et tout d'un coup, un voile était descendu, un voile opaque, une idée de neige.

J'étais assise dans un café place Denfert, en face de la gare. Il n'y avait pas beaucoup de monde. Brusquement une silhouette en imperméable debout au comptoir se retourna, c'était une femme large, ridée, avec de grands cheveux gris, elle tenait un verre de vin rouge à la main. Elle s'avança au milieu de la salle, elle avait des yeux clairs, immenses, des lacs. Son imperméable était ouvert, et on voyait qu'elle portait un pantalon sous sa jupe, comme le font les petites filles. Elle tendait le doigt sans rien dire, elle enfermait la salle dans son regard transparent. Ensuite, sans parler fort, c'était presque un murmure, elle dit :

— Vous n'êtes rien.

Elle vida son verre lentement, toujours en regardant la salle. Elle reprit en élevant la voix :

— Vous n'êtes rien.

Rien de rien.

Les gens ne faisaient pas attention. Seul un homme qui mangeait un sandwich en buvant une bière se mit à rire d'une façon appuyée. Elle continuait, elle répétait sans arrêt les mêmes mots, de temps en temps elle changeait la tournure :

— Qu'est-ce que vous êtes ? Rien, absolument rien.

Elle s'arrêta d'un coup et posa l'argent sur le comptoir en haussant les épaules.

En passant la porte elle se retourna encore vers la salle, fit une révérence en ramassant sa jupe et dit en souriant :

— Bouillie malveillante, mais juste.

Je me suis levée d'un bond, je lui ai couru après, je l'ai attrapée par la manche et je lui ai demandé, Pourquoi vous avez dit, Bouillie malveillante.

Elle m'a regardée avec ses grands yeux et elle m'a dit :

— Bien sûr. Venez dîner.

Elle habitait une rue proche, une petite maison avec un jardin. Avant d'arriver, elle me parlait déjà du jardin, dedans il y avait un vrai pommier, insistait Emilienne, on pouvait cueillir les fruits. Elle avait une

façon de souligner ce fait, cueillir, elle disait : Ce qui nous est donné, elle avait en le disant un air si sérieux, si fermé, que je pensai d'abord : Mais donné par qui ? Ensuite un sentiment bizarre me traversait, l'impression que pour elle "ce qui nous est donné" voulait dire en réalité "ce qui nous est dû".

Tout en marchant elle me situait la maison, le voisinage, tous des gens impossibles d'après elle. Pour me convaincre elle m'assena un argument définitif, elle s'était arrêtée, elle me regardait en face : Et ils font ça le matin. Comme je secouais la tête, je ne voyais pas, elle ajouta, et son air dégoûté, c'était comme une obscénité à l'envers, me fit comprendre l'allusion :

— Passe encore le soir, mais le matin, vous vous rendez compte, il faut être malade.

Une folle, peut-être. Mais je voulais la connaître.

En arrivant elle me fit remarquer que la grille du jardin était ouverte, et même la porte d'entrée de la maison.

— Je les laisse toujours comme ça, dit Emilienne. Je ne ferme jamais rien à clef, c'est un principe.

Elle ajouta avec un froncement de sourcils désagréable :

— Au début les enfants avaient peur. Ma fille Sophie surtout, mais aussi plus tard ma petite-fille, Clara. Je n'ai pas cédé. Je les ai habituées.

Sophie et Clara étaient en train de mettre la

table, elles rajoutèrent un couvert sans marquer de surprise. Sophie, timide, souriait beaucoup. Clara, plus distante, était une beauté, avec les yeux clairs d'Emilienne et de grands cheveux noirs. Elle devait avoir vingt ans.

Le dîner était prêt, on passa à table.

Assises, on sentait tout d'un coup la présence du jardin, un carré nu, les branches froides de l'arbre, et on entendait au loin les bruits du boulevard, camion, moto, une rumeur pauvre.

Une maison prise dans la nuit. A cause de la maison, sans doute, de ses murs étroits, la ville autour disparaissait, la ville fabriquée, mécanique, et la nuit semblait encore plus souple, plus ancienne.

Images de choses enfouies, de forêts.

En mangeant la soupe, Emilienne raconta une histoire qu'elle venait de lire. Une femme perd son enfant, un petit de trois ans, à la suite d'une maladie brutale. Elle abandonne son mari et sa maison, et part sur les routes, elle va consulter très loin un ermite, se jette à ses genoux, elle pleure, se tord les mains, elle est folle. L'ermite l'écoute, voit sa douleur, il lui dit doucement de rentrer chez elle. Elle dit qu'elle ne peut pas, depuis la mort de son enfant elle déteste sa maison, elle crie, elle veut au moins une fois le revoir, revoir son enfant, son petit pied, dit-elle. L'ermite l'écoute encore, ensuite il lui dit, Calme-toi, tu le reverras, mais tu dois rentrer chez toi, comment penses-tu que ton enfant puisse revenir, où veux-tu qu'il



revienne, si toi tu n'aimes pas ta maison? La femme repart, apaisée.

A ce moment-là, sans savoir pourquoi, j'ai adoré Emilienne.

En même temps, je ne me sentais pas à l'aise. J'étouffais un peu, un sentiment léger et absurde de mal de mer. Le volume de la maison, peut-être. C'était pourtant un espace normal, deux étages, en haut les chambres, en bas cette unique grande pièce qui servait à tout, faire la cuisine, manger, vivre. Mais j'avais une impression, quelque chose traînait dans l'air, quelque chose qui aurait dû être dehors et qui restait là, chargeait l'air, le rendait lourd.

Je regardais autour de moi.

Sur une étagère, près de la table, une collection de poupées anciennes. Visages peints, porcelaine rose et blanche, figures d'enfants lisses et figées. On voyait les articulations très bien faites, précises, les genoux, les coudes, les doigts et les phalanges.

Je n'aimais pas, je trouvais même ces poupées répugnantes. Le pire, les vrais cheveux, et les yeux, tous ces yeux qui n'étaient pas sans regard.

Je demandai qui collectionnait les poupées. Emilienne sourit et ne dit rien.

Il y eut un silence, léger, on mangeait.

Sophie qui n'avait pas dit un mot jusque-là se mit à me parler, volubile et gênée.

— Je travaille dans les postes, dit Sophie. Aujourd'hui une petite fille est venue à mon guichet,

elle devait avoir dix ans. Elle a demandé des timbres, elle est partie.

Elle était très jolie. Elle portait un petit manteau bleu à boutons dorés, vous savez, un classique. J'en avais un pareil, je me suis souvenue.

Elle s'arrêta.

Je me rendis compte que Sophie m'horripilait. Surtout ce ton, ce rire maniéré, faussement malicieux. Je me demandai si elle faisait exprès.

Je dis, en me forçant, Et alors ?

— Cette petite fille m'a rappelé ce qu'on dit souvent, reprit Sophie. Que toutes les femmes ont une petite fille à l'intérieur, à l'intérieur d'elles-mêmes, n'est-ce pas. Elle riait de son rire averti et embarrassé, comme si elle énonçait une évidence.

Mais en même temps, continua Sophie, j'ai pensé que ce n'était pas toujours le cas. Qu'on n'avait peut-être pas toujours une vraie petite fille à l'intérieur. Que parfois on pouvait avoir plutôt une poupée, comme celles-là, elle montra les poupées sur l'étagère. En porcelaine.

Comme elle ne disait plus rien, Clara lui demanda à son tour au bout d'un moment, Et alors ? Elle aussi avait l'air agacé, mais elle posait la question avec indifférence.

— Alors, dit Sophie toujours en riant, j'ai pensé que dans ce cas on voyait peut-être le monde comme à travers les yeux d'une poupée. En porcelaine. En verre et en porcelaine, répéta Sophie en ouvrant subitement de grands yeux.

Une image passa devant moi, un éclair. Deux fenêtres ovales, et voir à travers l'ensemble du monde, d'un blanc écœurant, épais, rose et bleuté, rigide.

Je regardai Sophie avec l'envie, déplacée mais brutale, de la gifler, comme on peut avoir envie de gifler un enfant provocateur.

— Quelle idée stupide, dit Emilienne durement.

On en resta là.

Ensuite.

Je revins souvent, la maison m'attirait. L'hiver s'installa, on vit le jardin gommé par la neige. Le printemps arriva en traînant, avec des pluies.

Je devins très amie avec Clara. Elle avait la passion du théâtre, elle jouait déjà beaucoup sans être tout à fait décidée à s'engager dans une carrière d'actrice. Souvent énervée par sa mère, elle s'opposait beaucoup à Emilienne, mais avec distance, obliquement.

Une fois elle répéta avec Emilienne, c'était pour un spectacle où elle tenait le rôle d'une princesse de conte. Son père, le roi, avait décidé de partager son royaume entre ses trois filles et pour cela il demandait à chacune de dire combien elle l'aimait. Les deux aînées accumulaient les superlatifs, cherchaient des comparaisons avec l'or, l'argent, le plus précieux. La



Alors qu'elle vit le deuil de sa mère, la narratrice rencontre la vieille Émilienne, elle connaît sa petite-fille Clara, et se trouve entraînée avec elles dans les réseaux cachés qui parcourent le monde, le monde tel qu'il est, ici et maintenant, ce chaos. Au cœur de ces réseaux, des enfants. Ceux que l'on a oubliés, ceux que l'on a adoptés, et celui que Clara voudra sauver à tout prix, Tiago, l'enfant des mines de sel.



75 F  
921527-2  
ISBN : 2-86744-342-3  
03-93



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS